

Écrivains haïtiens au Québec. Une écriture du dépassement identitaire

Haitian Writers in Québec. Beyond an identity literature

Najib Redouane

Volume 6, numéro 1, 2003

Le Québec au centre et à la périphérie de la francophonie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000692ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000692ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Redouane, N. (2003). Écrivains haïtiens au Québec. Une écriture du dépassement identitaire. *Globe*, 6(1), 43–64. <https://doi.org/10.7202/1000692ar>

Résumé de l'article

Cette étude aborde l'éclatement d'une mouvance littéraire au sein de la littérature québécoise. Elle s'appuie principalement sur cinq romanciers haïtiens qui ont décidé de s'exiler et qui, à partir de leur terre d'accueil, abordent certains thèmes sur Haïti, colorés par leur nouvel environnement. Ce faisant, ils décrivent une réalité singulière liée à l'histoire tourmentée de leur pays d'origine. Bien qu'ils partagent leur langue avec les francophones du Québec, ces écrivains conservent leur préoccupation identitaire, leur combat culturel et leur prise de conscience politique. Leur écriture imprime une facture singulière au discours romanesque et poétique dans le champ de la littérature québécoise.

Écrivains haïtiens au Québec. Une écriture du dépassement identitaire

Najib Redouane
California State University, Long Beach
(États-Unis)

Résumé – Cette étude aborde l'éclatement d'une mouvance littéraire au sein de la littérature québécoise. Elle s'appuie principalement sur cinq romanciers haïtiens qui ont décidé de s'exiler et qui, à partir de leur terre d'accueil, abordent certains thèmes sur Haïti, colorés par leur nouvel environnement. Ce faisant, ils décrivent une réalité singulière liée à l'histoire tourmentée de leur pays d'origine. Bien qu'ils partagent leur langue avec les francophones du Québec, ces écrivains conservent leur préoccupation identitaire, leur combat culturel et leur prise de conscience politique. Leur écriture imprime une facture singulière au discours romanesque et poétique dans le champ de la littérature québécoise.

Haitian Writers in Québec. Beyond an identity literature

Abstract – *The article studies the break-out of Haitian literature in Québec. It focuses on five exiled Haitian authors who bring into light some issues about their ancient home country from the perspective of and influenced by the new environment. In their writings appears a singular connection to the historical torments of their country of origin. Even though these authors have a common language with French Quebecers, they preserve their specific identity concerns, cultural combat and political consciousness. Their writings leave a singular mark in the Québec literature, whether it be in the field of novelistic or poetic writing.*

Parler de littérature francophone du Québec, c'est reconnaître le pluriel qui s'impose, tant cette littérature est riche, diversifiée, embrassant différentes voix d'ici et d'ailleurs. En effet, le paysage littéraire dans ce pays ne cesse de s'enrichir grâce à l'apport d'écrivains et d'écrivaines venus des quatre coins du monde. Notre étude vise justement à montrer comment, consciente de son origine, cette autre littérature nommée « littérature de minorités ethniques » ou « écriture migrante » a imposé sa

Najib Redouane, « Écrivains haïtiens au Québec. Une écriture du dépassement identitaire », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 6, n° 1, 2003.

voix et son originalité au sein d'une société francophone en Amérique du Nord et plus particulièrement au Québec. En effet, le corpus de notre recherche est composé d'œuvres de cinq romanciers haïtiens¹ qui s'y sont installés. Il s'agit d'Anthony Phelps², de Gérard Étienne³, d'Émile

1. Pour les besoins de cette étude, nous avons choisi cinq écrivains, parmi tous les écrivains haïtiens du Canada dont nous avons étudié les écrits. Toutefois, il faut souligner l'existence au Québec de femmes haïtiennes qui participent de façon active au monde littéraire. Citons à titre d'exemple quelques auteures migrantes haïtiennes : Jan J. Dominique, Liliane Deveux, Adeline Moravia, Ghyslaine Charlier, Suzanne Comhaire-Sylvain et Nadine Magloire. Pour un complément d'information, voir à ce sujet l'intéressante étude de Michèle Glémaud, « La littérature des femmes haïtiennes migrantes : le cas du Canada », Lucie Lequin et Mair Verthuy. *Multi-Culture, Multi-Écriture. La voix migrante au féminin en France et au Canada*, Paris, L'Harmattan, 1996, p. 123-130. La présentation des écrivains haïtiens au Canada serait incomplète sans la mention du poète Joël Des Rosiers. Médecin et poète, né aux Cayes (Haïti) en 1951, Joël Des Rosiers vit au Québec depuis la fin de son enfance. Il a publié à Montréal aux Éditions Triptyque *Métropolis Opéra* en 1987, *Tribu* en 1990, *Savanes* en 1993 et *Vétiver* en 1999. Il a également signé un essai intitulé *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, Montréal, Les Éditions Triptyque, 1996.

2. Anthony Phelps est né à Port-au-Prince, le 25 août 1928 et a été exilé à Montréal en 1964. Poète, romancier, conteur et dramaturge, son œuvre comporte 15 écrits publiés à Haïti, en France et au Québec : *Été*, Port-au-Prince, Haïti, 1960 ; *Présence*, Port-au-Prince, Haïti, 1961 ; *Éclats de silence*, Port-au-Prince, Haïti, 1962 ; *Points cardinaux*, Montréal, HRW, 1966 ; *Mon pays que voici, suivi de Les dits du fou-aux-cailloux*, Paris, P.-J. Oswald, 1968 ; *Le conditionnel*, Montréal, HRW, 1970 ; *Moins l'Infini*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1973 ; *Et moi je suis une île*, Montréal, Leméac, 1973 ; *Motifs pour le temps saisonnier*, Paris, P.-J. Oswald, 1976 ; *Mémoire en Colin-Maillard*, Montréal, Nouvelle Optique, 1976 ; *La bélière caraïbe*, Montréal, Nouvelle Optique, 1980 ; *Même le soleil est nu*, Montréal, Nouvelle Optique, 1983 ; *Haïti ! -Haïti !* [en coll. avec Gary Klang], Montréal, Libre Expression, 1985 ; *Orchidée nègre*, Montréal, Triptyque, 1987 ; *Les doubles quatrains mauves*, Haïti, Éditions Mémoire, 1995.

3. Gérard Étienne est né au Cap-Haïtien, le 28 mai 1936. Sous Duvalier, il a été arrêté et torturé pour sa participation à un complot antigouvernemental dirigé par un capitaine de l'armée, Chenon Michel. En août 1964, il quitte son pays et choisit Montréal comme terre d'exil. Poète, romancier, essayiste et professeur, son œuvre publiée à Haïti, à Paris, à Moncton et à Montréal est composée des titres suivants : *Au milieu des larmes*, Port-au-Prince, Togiram presse, 1960 ; *Plus large qu'un rêve*, Port-au-Prince, Imprimerie Dorsainvil, 1960 ; *La raison et mon amour*, Port-au-Prince, Les Presses Port-au-princiennes, 1961 ; *Essai sur la négritude*, Port-au-Prince, Éditions Panorama, 1963 ; *Gladys*, Port-au-Prince, Éditions Panorama, 1963 ; *Lettre à Montréal*, Montréal, Éditions l'Estérel, 1966 ; *Dialogue avec mon ombre*, Éditions francophones du Canada, 1972 ; *Le nègre crucifié*, Montréal, Éditions francophones, 1974 ; *Un ambassadeur macoute à Montréal*,

Ollivier⁴, de Dany Laferrière⁵ et de Stanley Péan⁶. Nous étudierons l'éclatement de cette mouvance littéraire au sein de la littérature québécoise. Ces écrivains haïtiens, tout en partageant leur langue avec les francophones québécois, conservent néanmoins leur préoccupation identitaire,

Montréal, Nouvelle Optique, 1980 ; *Cri pour ne pas crever de bonte*, Montréal, Nouvelle Optique, 1982 ; *Une femme muette*, Paris, Éditions Silex, 1983 ; *La Reine soleil levée*, Montréal, Guérin, 1987 ; *La pacotille*, Montréal, L'Hexagone, 1991 ; *La charte des crépuscules*, Moncton, Les Éditions d'Acadie, 1993 ; *La question raciale et raciste dans le roman québécois*, Montréal, Les éditions Balzac, 1995 ; *Le bacoulou*, Montréal, Éditions Metropolis ; *La femme noire dans le discours littéraire haïtien*, Montréal, Balzac-Le Griot éditeur, 1998 ; *L'injustice, désinformation et mépris de la loi*, Montréal, Éditions Humanitas, 1998 ; *La Romance en do mineur de Maître Clo*, Montréal, Les Éditions Balzac, 2000.

4. Émile Ollivier est né à Port-au-Prince le 19 février 1940 et est mort à Montréal en 2002. En 1965, après de sérieuses difficultés, il quitte Haïti pour la France où il reste un an. En 1966, il décide de s'installer au Québec où il mène une carrière de professeur et d'écrivain. Il a à son actif sept écrits littéraires publiés à Paris et à Montréal : *Paysage de l'aveugle*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1977 ; *Mère-Solitude*, Paris, Albin Michel, 1983 ; *La discorde aux cent voix*, Paris, Albin Michel, 1986 ; *Passages*, Montréal, L'Hexagone, 1992 ; *Les urnes scellées*, Paris, Albin Michel, 1995 ; *Mille eaux*, Paris, Gallimard, 1999 ; *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2001.

5. Né à Port-au-Prince, le 13 avril 1953, Dany Laferrière est le plus connu des écrivains de la diaspora haïtienne du Québec. En 1976, il élève sa voix pour contester la présidence à vie de Jean-Claude Duvalier. Son confrère et ami, Gasner Raymond, est assassiné. Se sentant en danger, il fuit à Montréal. Son œuvre publiée à Montréal chez VLB éditeur est composée de : *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, 1985 ; *Érosbima*, 1987 ; *L'odeur du café*, 1992 ; *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?*, 1993 ; *Chronique de la dérive douce*, 1994 et chez Lanctôt éditeur : *Pays sans chapeau*, 1996 ; *La chair du maître*, 1997 ; *Le charme des après-midi sans fin*, 1997 ; *Le cri des oiseaux fous*, 2000.

6. Stanley Péan est le plus jeune des écrivains haïtiens installés au Québec. Il naît à Port-au-Prince en 1966, mais ses parents décident de s'établir au Québec, l'année même de sa naissance. C'est dans la ville de Jonquière qu'il fait ses études primaires, secondaires et collégiales. Préparant un doctorat en littérature à l'Université Laval, il a publié plusieurs romans à Montréal : *La plage des songes*, Montréal, Les Éditions du CIDIHCA, 1988 ; *Le tumulte de mon sang*, Montréal, Québec Amérique, 1991 ; *Sombres allées*, Montréal, Voix du Sud, 1992 ; *L'emprise de la nuit*, Montréal, La courte échelle, 1993 ; *La mémoire ensanglantée*, Montréal, La courte échelle, 1994 ; *Treize pas vers l'inconnu*, Saint-Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 1996 ; *Zombi blues*, Montréal, La courte échelle, 1996 ; *L'appel des loups*, Montréal, La courte échelle, 1997 ; *Quand la bête est humaine*, Montréal, La courte échelle, 1997 ; *Noirs désirs*, Montréal, Leméac, 1999.

leur combat culturel et leur prise de conscience politique. En fait, ils écrivent à partir d'un ailleurs, empruntant l'outil de la langue française pour décrire une réalité singulière liée à l'histoire de leur pays d'origine. Leur écriture enrichie de traditions, de mythes venus des îles lointaines et auréolée de ceux de leur patrie d'adoption met en évidence la dimension historique, la perception esthétique, la fonction socio-politique, la vision de mondes particuliers et imprime une facture nouvelle au discours romanesque et poétique du champ littéraire québécois. À vrai dire, le fait d'écrire au Québec colore les récits de manière particulière, parce que ces auteurs traduisent dans l'espace textuel de leurs divers écrits un lieu de rencontre et de fusion de cultures venues des Antilles et du monde nord-américain. Leur présence dans le champ littéraire francophone en Amérique du Nord leur permet de jouer le rôle de « passeurs » entre deux univers dans lesquels la conjoncture mondiale rend aujourd'hui plus que jamais bénéfique le métissage des cultures et des langues. Aussi chercherons-nous plus précisément à examiner les différents thèmes sur *Haïti* abordés par ces écrivains à partir du *Québec*. Écriture, donc, qui se positionne entre deux pôles identitaires : « l'haïtianité » et la « québécoité ». Car ces écrivains, aussi bien les premiers arrivants⁷ qui, fuyant au début des années 1960 la dictature de Duvalier, ont choisi le Québec comme terre d'exil, que ceux de la nouvelle génération⁸ qui ont

7. Joël Des Rosiers précise que : « L'histoire contemporaine de la communauté littéraire haïtienne au Canada remonte au début des années soixante, avec l'arrivée des premiers écrivains chassés par la dictature de Duvalier. Ces écrivains étaient membres du groupe Haïti littéraire : Anthony Phelps, Roland Morisseau, Serge Legagneur, René Philoctète et Gérard Étienne. Émile Ollivier après un séjour en France rejoignit le groupe. Porteurs d'une certaine forme de militantisme littéraire, ils établirent des échanges fructueux avec les poètes nationalistes du Québec dont Gaston Miron et Paul Chamberland, parmi d'autres. Miron connaissait déjà l'œuvre de René Depestre. C'était l'époque des récitals de poésie au Perchoir d'Haïti, un café littéraire où se rencontraient tous ces écrivains. Les poètes haïtiens apportèrent avec eux *Le cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire. C'est ainsi que la littérature de la Caraïbe fut connue au Québec et exerça une influence décisive sur le développement de la poésie québécoise, à l'heure du réveil des nationalités », « La génération des écrivains québécois d'origine haïtienne », *Théories caraïbes. Poétique du déracinement*, p. 180.

8. En ce qui concerne la nouvelle génération, Joël Des Rosiers souligne que : « Vingt ans plus tard nous assistons à l'émergence d'une nouvelle génération d'écrivains qui ont été élevés au Québec ou qui y sont nés, de Dany Laferrière

ÉCRIVAINS HAÏTIENS AU QUÉBEC

été élevés dans cette province ou qui y sont nés, réclament cette identité haïtienne-québécoise. Il s'agit d'une identité bien particulière, qui intègre les traces du pays d'origine et celles du pays d'accueil et tend vers une hybridité marquée par différentes influences que les écrivains ont subies et par tous les lieux qu'ils ont traversés. C'est qu'au Québec, ces écrivains migrants ont trouvé un écho à leur propre questionnement du fait que les Québécois sont préoccupés par des questions d'identité, d'exil intérieur, d'aliénation et de rapport à l'histoire.

Écrire sur Haïti au Québec, loin du pays natal, c'est remonter le cours de son Histoire puis revenir au présent dans une sorte d'engagement aux côtés d'un peuple exploité, anéanti, brisé dans sa dignité, luttant pour sa survie dans une sombre dictature qui a érigé sa tyrannie en dogme d'État. En fait, pour ces écrivains haïtiens, témoigner de plus de quarante ans de pratique dictatoriale implique des souvenirs douloureux, d'autant plus que la mémoire demeure meurtrie par tant d'injustices, de violences, de peurs et de malheurs.

Pour exprimer leur colère et leur révolte, ces auteurs n'hésitent pas à révéler à la face du monde les horreurs d'une période de l'histoire contemporaine d'Haïti connue, comme le montre Émile Ollivier dans son roman *Passages*, pour « la prison, la torture, les camps de la mort. La révolution au pouvoir fit pendre par les couilles tous les opposants à son régime, incendier leurs maisons⁹ ». Certes, les positions sont diversifiées, variant d'intensité selon l'expérience personnelle de chaque écrivain et selon le degré de son implication dans la condamnation du régime politique. Mais il reste que l'expression des douleurs mortelles, des drames de la déchirure, des délires de la persécution se manifeste par la dénonciation quasi obsessionnelle du duvaliérisme et de son appareil

à Stanley Péan. Nous sommes bien une demi-douzaine. C'est une génération qui, "née sous le soleil", essaie désormais de réinventer la froidure. Chacun de nous, bien sûr, avec sa propre sensibilité. Pour certains la mémoire d'Haïti est encore très vive, tandis que pour d'autres elle ressemble de plus en plus à une fiction, laissant à l'imaginaire de l'écrivain le jeu avec d'intenses contradictions – c'est-à-dire comme être absolument moderne lorsqu'on est issu d'une société de tradition. Notre écriture, je pense, est déchirée entre exil et déracinement », *ibid.*, p. 181.

9. Émile Ollivier, *Passages*, *op. cit.*, p. 117.

répressif. Dans son dernier roman, *Le cri des oiseaux fous*, Dany Laferrière évoque, dans un récit « autobiographique¹⁰ », son départ précipité du pays natal. Victime de la dictature duvaliériste, seul système politique qu'il ait connu¹¹, il fuit, comme tant d'autres Haïtiens¹², la terreur lancinante qui a paralysé le pays et ses gens. L'ironie du sort, c'est que vingt ans après son père, pourchassé par le régime de Papa Doc, le fils prend le chemin de l'exil, chassé par Baby Doc de cette terre qui se vide de ses hommes, d'une génération à l'autre : « Papa Doc a chassé mon père du pays. Baby Doc me chasse à son tour. Père et fils, présidents. Père et fils, exilés. Tragique symétrie. Et ma mère qui ne bouge pas. Toujours ce sourire infiniment triste au coin des lèvres¹³. »

Stanley Péan, le plus jeune des écrivains haïtiens de la diaspora, qui a grandi à Jonquières où ses parents se sont installés l'année même de sa naissance, n'est pas moins véhément que ses prédécesseurs dans sa dénonciation du duvaliérisme. Il y va sans détour dans *Zombi blues* où la violence de l'exil renvoie à toute une mémoire politique d'un régime,

10. « Ce qu'on lit dans *Le cri des oiseaux fous* est terriblement et profondément moi. Les mots sont sortis directement de mon corps pour sauter sur le papier, sans passer par mon esprit. C'est mon autoportrait, une autobiographie de mes émotions mais, aussi, un roman », affirme l'auteur à Lise La Chance. « Dany Laferrière. La nuit la plus longue », *Le Soleil*, 8 avril 2000, p. D-3.

11. Dany Laferrière avait quatre ans quand Papa Doc a pris le pouvoir ; il en avait dix-huit quand son fils lui a succédé. « Je suis donc un enfant de ce régime. Durant mon enfance et mon adolescence, [...] je n'ai pas connu autre chose que le monde inventé par Duvalier », Robert Chartrand. « Dany Laferrière », *Le Devoir*, 31 mai 1997, p. D-1. Dans son roman *Le cri des oiseaux fous*, il confirme cette donnée autobiographique : « Je suis né en 1953, Papa Doc est arrivé au pouvoir en 1957, je n'ai donc connu qu'un seul système politique : la dictature. La faim, la peur, l'urgence m'ont formé. Que vais-je devenir à présent que je quitte cette constante agitation ? » (p. 341).

12. À propos de cette course folle qui a touché les Haïtiens, Dany Laferrière souligne : « Je n'étais pas le seul à quitter précipitamment Haïti. Cela faisait un moment depuis que les Haïtiens fuyaient la dictature, la faim, la sécheresse. Aujourd'hui, on dit qu'ils sont un million hors d'Haïti. C'est François Duvalier qui a déclenché cette folle course quand il s'est autoproclamé président à vie, en 1964. Des professeurs, des médecins, des ingénieurs, des infirmières, suivis de simples chômeurs qui vont former la classe ouvrière à l'étranger, ont pris le rude chemin de l'exil », Dany Laferrière, « Ma découverte du Nouveau Monde », *Le Devoir*, 31 mars et 1^{er} avril 2001, p. A-11.

13. Dany Laferrière. *Le cri des oiseaux fous*, op. cit., p. 63.

figure de malheurs de tout un peuple. Le degré de pertinence de ladite mémoire transmise au jeune écrivain par ses parents met l'accent sur les craintes quotidiennes des Haïtiens : enlèvements, emprisonnements, tortures et mort.

Pendant quarante ans, les duvaliéristes ont saccagé le pays, pillé et tué sans jamais rendre compte à personne. À voir ce boucher sans scrupules se vautrer dans le luxe, n'est-il pas normal pour tout Haïtien digne de ce nom de caresser des rêves de vengeance¹⁴ ?

À vrai dire, ce sentiment de vengeance anime plus d'un Haïtien qui souhaite l'exécution de Duvalier. Dans *Moins l'infini*, Anthony Phelps recourt à une description nette pour révéler ce désir collectif haïtien qui vise non pas à débarrasser une fois pour toute le pays d'un dictateur sans pareil, mais à lui faire subir les souffrances les plus atroces, telles que le peuple les a endurées durant son règne.

L'éliminer. L'effacer, le tuer par strangulation... le découper en fines lanières, une chaque jour, jusqu'à ce que mort s'ensuive. L'enfermer dans une cage chauffée à blanc. Lui couper les mains, les pieds, la langue, lui crever les yeux et le jeter aux ordures. Oui, aux ordures. Il faut l'enterrer vivant, sous dix tonnes de remblai. L'enterrer jusqu'au cou, puis enduire sa tête de miel et d'épices et le laisser à la merci des fourmis et des rats qui lui dévoreront ses lèvres épaisses, ses joues d'engraissé, ses yeux globuleux, son front buté, ses petites oreilles, jusqu'à ses lunettes¹⁵.

Dans ce contexte où la tragédie plane sans relâche sur la tête des citoyens et où la mort est la chasse-gardée du pouvoir¹⁶, les allusions aux tontons-macoutes, à leurs exactions et à leurs assassinats dans toute leur

14. Stanley Péan, *Zombi Blues*, *op. cit.*, p. 41.

15. Anthony Phelps, *Moins l'infini*, *op. cit.*, p. 40.

16. Dans *Le cri des oiseaux fous*, Dany Laferrière précise à ce sujet : « Voilà une situation détestable : votre mort ne vous appartient pas. La chose la plus intime devient une affaire publique dans un pays où la mort est la chasse-gardée du pouvoir. C'est pourquoi il y a si peu de cas de suicide en Haïti puisque c'est le

brutalité abondent et ponctuent l'action romanesque de plusieurs textes de ces écrivains. Dans *Passages*, Émile Ollivier relate la triste réalité qui se dresse devant le protagoniste du roman, Normand Malavy, qui, à l'âge de six ans, assiste à une descente des tontons-macoutes. Ce spectacle poignant et déchirant inflige une blessure mémorielle que ni le temps ni l'éloignement n'arriveront à cicatriser :

Le débit de la voix ralentit au moment où les coups de feu éclatèrent dans la nuit et s'interrompit net au crissement des roues d'une jeep sur l'asphalte ou plutôt à leur chuintement, car il pleuvait dehors. [...] On enfonçait rageusement à coups de pied la porte d'entrée qui finit par s'ouvrir et livrer passage à une dizaine d'hommes habillés en civil, armés de mitraillettes et de gourdins. Normand se souvient encore du reflet mat de leurs casques et de leur taille colossale ; ils venaient d'un autre monde. Ils entrèrent dans la maison en abaissant leur visière sur leur front. [...] Leurs mains, leurs doigts sur la gâchette de leur mitraillette étaient si crispés qu'ils se confondaient avec l'acier de leurs armes, et celles-ci devenaient le prolongement de leurs corps, volumineux, gigantesques, pareils à des troncs de campêche¹⁷.

Écrire ce pays-là, nommé Haïti, à partir du Québec, c'est, pour ces écrivains, recourir à l'actualité sociopolitique marquante dans l'évolution de leur pays pour assurer l'authenticité de leurs écrits. C'est s'attacher à l'histoire de cette terre lointaine où ils puisent leur inspiration, profondément haïtienne. C'est refuser « d'assister, en spectateur inutile, au naufrage de la nation¹⁸ ». C'est écouter le bouillonnement de la colère d'un peuple qui rejette la perpétuelle aliénation dans laquelle ses dirigeants politiques veulent le maintenir. Inspiré par le sentiment d'aliénation des Québécois, Gérard Étienne n'a-t-il pas indiqué dans son roman *La paco-*

gouvernement qui s'occupe de votre mort. L'état arrête, interroge, emprisonne, torture, fusille » (p. 116).

17. Émile Ollivier, *Passages*, op. cit., p. 233-234.

18. Jenner Desrochers, *Prolégomènes à une littérature haïtienne en diaspora*, Montréal, Les Éditions du CIDIHCA, 2000, p. 162.

tille que la seule issue possible entre la tragédie d'un présent chaotique et la quête interminable de la liberté réside incontestablement dans la révolte du peuple pour trouver sa voie vers la démocratie ?

La ville étouffe sa rage. Au bord de la dépression, de la révolte, de la folie. On dirait une barrique de poudre à canon, explosée à la première étincelle, une nappe de gaz toxiques sur la crête des mornes où gémit tout un peuple de va-nu-pieds ballottés par la faim, le froid, la peur, subjugués pourtant par on ne sait quel souffle de révolte venant du Nord¹⁹.

Mais le réveil du peuple souhaitant mettre fin à la tyrannie, à la peur et à la misère est un acte subversif, sévèrement réprimandé par le pouvoir dictatorial, comme en fait foi la description suivante d'Émile Ollivier :

Ils sont debout, hommes, femmes et enfants à la mamelle ; ils avaient congédié la peur et, contre l'espoir hissé au Zénith, soudain devenaient impuissants le gaz lacrymogène, la mitraille, les canons des tourelles. L'horloge de la révolte marquait l'heure juste²⁰.

Survivre aux yeux et aux oreilles des tontons-macoutes, éviter d'être conduit à l'effroyable prison Fort-Dimanche²¹ où des bourreaux sans scrupule soumettent les détenus aux pires tortures, supporter le mal de vivre et la volonté d'être dans un exil intérieur, car on ne peut faire confiance à personne²² dans ce pays de malheurs et de souffrances, essayer de manger à sa faim tout en crevant de chaleur et de pollution :

19. Gérard Étienne, *La pacotille*, op. cit., p. 20.

20. Émile Ollivier, *Passages*, op. cit., p. 84.

21. Située près de la plage, Fort-Dimanche dégage une odeur puante. Dans son roman *Le cri des oiseaux fous*, Dany Laferrière évoque cette effroyable prison « où le dictateur fait mourir à petit feu ses opposants ou toute personne s'étant placée en travers de son chemin » (p. 50). Il ajoute aussi que : « La mer pénètre, à marée haute, jusque dans les cellules, pour laisser dans la prison, lorsqu'elle se retire, la boue et les crabes carnivores, mangeurs de chair humaine » (p. 318).

22. Dans *Le cri des oiseaux fous*, Dany Laferrière raconte sa fuite de son pays natal. Apprenant que son nom est sur une liste de Duvalier, sa mère lui procure un « passeport confidentiel », un document faux-vrai qui lui permettra de quitter

tel est le lot quotidien du peuple haïtien dans une société abandonnée la nuit à des coupe-gorge et à un mal nouveau, les *zenglendos* et les *bizangos*²³. Aussi, comme la terreur change de registre (au sens où la torture, qui fait perdre du temps au président, se trouve remplacée par des exécutions sommaires où l'on place deux balles dans la nuque à « tous ceux qui n'acceptent pas Duvalier comme leur Dieu²⁴ »), le départ équivaut à une fuite, à une rupture, à une déchirure. Il symbolise aussi la nécessité absolue de survie, de liberté et d'espoir. Cette terre de l'exclusion, de la douleur et de la barbarie humaine, prédestinée à la malédiction, il faut la quitter. Comme dans *Mère-Solitude*, Émile Ollivier rappelle dans *La discorde aux cent voix* l'infini vertige d'un exode massif auquel pousse une situation totalement bloquée.

Par milliers, les familles enracinées de vieille souche ont émigré vers la capitale, première étape d'une longue trajectoire qui devait les conduire à Miami, Chicago, Boston, New York ou Montréal²⁵.

Pour autant que le départ soit possible et réalisable, tous les moyens sont bons pour trouver la porte de la liberté. Si certains Haïtiens réussissent à quitter leur île en avion, d'autres n'ont d'autre choix que d'affronter l'immensité mouvante de la mer. Toutefois, les épreuves venant de la mer ne manquent pas. Et certaines traversées s'avèrent dangereuses, particulièrement pour ces « boat people » qui sont en quête désespérée d'une nouvelle patrie. C'est d'ailleurs le thème central de

le pays sans être inquiété. Mais il ne doit parler à personne de son départ imminent. Vieux Os consent à tout cela, puisqu'il s'agit d'une question de vie ou de mort. Il cache son départ à ses proches, à ses amis et à ses connaissances. Comme le climat de suspicion et de doute règne partout, il évite tout le monde, car selon lui, « On ne peut faire confiance à personne dans ce pays. Même à ceux qui nous sont les plus proches. Ma mère m'a bien recommandé de ne révéler mon départ à personne. Car celui qui était un bon, hier, peut devenir un salaud, aujourd'hui. Et cela pour mille bonnes raisons, mais particulièrement à cause de l'extrême misère qui accable le pays. La faim peut pousser quiconque à la délation » (p. 309).

23. Les *zenglendos* sont des bandits armés, garantis d'impunité, qui volent, violent et tuent, la nuit comme le jour ; les *bizangos* sont des fantômes venus d'un monde surnaturel, des zombies, qui terrorisent la population.

24. Dany Laferrière. *Le cri des oiseaux fous*, op. cit., p. 303.

25. Émile Ollivier, *La discorde aux cent voix*, op. cit., p. 158.

Passages d'Émile Ollivier. En effet, dans ce roman, l'auteur raconte la tragédie de soixante-sept habitants de Port-à-l'Ecu, village perdu des Caraïbes, qui, poussés par l'espoir d'échapper à une vie misérable, quittent leur village sur un frêle trois-mâts, *La caminante*, en direction de la Floride. La tempête éclate, leur voilier échoue, la plupart d'entre eux meurent noyés. Vingt-deux survivants sont recueillis par un bateau de plaisance, déposés sur la plage, interceptés, puis internés à Krome dans l'attente de leur expulsion. De son côté, Gérard Étienne élève sa voix dans son dernier écrit, *La romance en do mineur de Maître Clo*, pour inscrire son indignation à l'égard de ces tentatives de départ sur des bateaux de fortune vers l'Eldorado trompeur, qui se transforment en des allers simples, exposant ainsi des damnés de la terre à des morts affreuses :

Des centaines de nos frères, des centaines de nos sœurs trouvent quotidiennement la mort en essayant de fuir le maudit pays dans des embarcations de fortune. Des milliers de nos frères, des milliers de nos sœurs deviennent la proie des requins²⁶.

Engagés dans une expérience authentique pour livrer une image réelle de leur pays, ces écrivains impriment une réalité sociale à leurs productions romanesques. En fait, chacun use à sa façon de plusieurs moyens pour ré-investir le réel et pour montrer plus d'un aspect de cette violence qui a radicalement défiguré le paysage haïtien. Cependant, tous partagent cette souffrance patriotique et juxtaposent les conditions lamentables de leur peuple, en tant que matrice collective, à plusieurs réalités sociopolitiques qui invitent à la réflexion sur la succession des drames et des désastres qui tétanisent le pays. À travers le regard lucide de Hannibal, personnage principal du roman *Quand la bête est humaine*, Stanley Péan dénonce les méfaits du duvaliérisme et les conditions économiques d'une catégorie de la population haïtienne dans les *bateys* dominicains qui subissent injustice et exploitation. Dans le milieu de la canne à sucre, les travailleurs sont victimes d'abus d'autorité, n'ont pas droit aux soins médicaux et ne mangent pas à leur faim. En plus de subir l'exiguïté et l'insalubrité de leurs habitations, ils sont réduits

26. Gérard Étienne, *La romance en do mineur de Maître Clo*, op. cit., p. 153.

à faire leur toilette dans des canaux d'irrigation à côté des animaux. Ne pouvant ni se révolter ni contester, ils acceptent d'être payés en fonction de la quantité de cannes coupées ; à la pesée, ils ferment les yeux sur les duperies des contremaîtres. Ces derniers truquent les balances et laissent sécher la canne au soleil pour en réduire le poids le plus possible.

C'est après vingt ans d'exil en Amérique du Nord que Dany Laferrière retourne à son pays natal. Après des retrouvailles euphoriques où l'enfant prodigue est traité comme un prince par sa famille²⁷, Laferrière retrouve une mère, des amis, une terre, un ciel, des arbres, des couleurs et des odeurs dont il a eu la nostalgie très longtemps. Mais ce retour à Haïti, à ce « caillou au soleil » est émouvant, voire déstabilisant. L'écrivain redécouvre le vrai visage de son pays avec ses quartiers populeux et malpropres, sa misère criante, sa mendicité écrasante, et, pire que tout, ses croyances figées dans le temps. Car, dans ce pays de poussière et de famine, les habitants, qui ont conservé leurs coutumes ancestrales (dont la pratique du vaudou) vivent dans la crainte, croyant que les cimetières sont hantés par une armée de zombies affairée à réveiller les morts.

Ainsi, la déception qui habite Laferrière est d'une profonde gravité puisqu'en plus de ce désordre social et moral, la terreur qui frappe le pays le saisit très fortement. Il apprend que les opposants au pouvoir sont constamment arrachés de leurs lits et jetés dans des voitures diaboliques qui filent vers les prisons et la mort. La dictature est plus que jamais omniprésente, expression manifeste d'un régime impitoyable dont les Duvalier père et fils ont façonné l'essence et l'existence. Devant cette réalité amère, imposée et subie, l'écrivain se remémore cette interrogation qu'il avait déjà avancée la veille de son départ définitif, interrogation absurde sur le sentiment d'appartenance à un pays dont le peuple ainsi est brimé et privé de son droit de penser et de jouir :

Comment pourriez-vous vous sentir citoyen d'un pays
où l'on a tué votre meilleur ami et où l'on cherche à
vous tuer aussi ? Sans raison apparente. Parce qu'on a

27. Dans le voisinage de la maison familiale, à Carrefour-Feuilles, et à l'occasion des promenades en ville, la mère retient mal sa fierté d'exhiber son fils, écrivain brillant, que plus d'un a déjà vu à Radio-Canada.

aperçu dans votre dossier une note discordante. Un pays où circulent des léopards en liberté. Un pays tel que votre mère doit vous supplier de la quitter. Car mieux vaut l'exil que la mort²⁸.

Pour Émile Ollivier, qui a tant voulu « revoir Port-au-Prince, sa ville, qu'il avait figée dans le temps et dans sa mémoire, espace complice, espace aux mille facettes²⁹ », le retour au pays natal demeure marqué par l'indignation et la désolation. Il retrouve sa ville hallucinante, véritable capitale de douleur. Cette cité si attachante réunit sous un même ciel deux mondes qui se côtoient mais que tout sépare. Dans *Mère-Solitude*, il dénonce les malheurs et les peines de ce peuple qui vit dans une « Ville-Mouroir » où des enfants en guenilles, souffrant de malnutrition, meurent de faim. Des enfants qui n'ont pas d'enfance, vieillissant trop vite, abandonnés à leur sort et livrés à la solitude et à la mort. Dans ce contexte de ruines, de misère, de vice et d'oppression, il existe des quartiers résidentiels où le luxe des villas appartenant aux hommes au pouvoir et à leurs maîtresses est révoltant. La description de la résidence des Morelli s'étend, dans ce roman, sur plusieurs pages. L'auteur vise à repousser les voiles qui masquent le pays réel et souligne les inégalités flagrantes dans une société où l'indigence du peuple contraste avec l'opulence de ses dirigeants. Voici comment se présente cette résidence de l'extérieur :

Une muraille de deux mètres de hauteur cerne le domaine. Elle se singularise par la massivité de ses pierres grossièrement taillées et par les tessons de bouteilles qui l'ornent dans sa partie supérieure. L'entrée, unique ouverture sur le monde extérieur, est gardée par une barrière en fer forgé. Celle-ci, surmontée d'une clochette en forme de hibou, est soigneusement couverte de motifs ornementaux qui représentent des branches et des feuilles d'une espèce de plante inconnue dans ces contrées³⁰.

28. Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, op. cit., p. 172.

29. Émile Ollivier, *Passages*, op. cit., p. 75.

30. Émile Ollivier, *Mère-Solitude*, Paris, Albin Michel, 1983, p. 28.

Ce qui révolte le plus Émile Ollivier, ce n'est pas tant ce luxe dans lequel baigne la classe dirigeante, mais le regard méprisant que pose l'élite sur le peuple qui vit dans des conditions aussi sordides, toujours en mouvement pour trouver de la nourriture et des médicaments, pour courir après quelques sous et pour perdre sa vie à tenter de la vivre. C'est en ces termes qu'un des représentants de l'ordre dans ce pays parle de lui :

Les Blancs ont inventé un nouveau cheval de Troie : la démocratie. La démocratie appliquée à un peuple analphabète, affreux, sale et méchant ! Parlons un peu mais parlons bien. Il faudrait deux types d'électeurs, des grands et des petits, en fonction de l'éducation. Comment voulez-vous que mon vote soit égal à celui de Ti Coco Joseph, le marchand de fresco ? Ce processus démocratique est un greffon trop moderne pour nos structures archaïques³¹.

Aimer Haïti. Haïr Haïti. Rêver de ce pays et de son peuple, c'est entrer dans les silences et dans la douleur du déracinement. Autant dire que les écrivains haïtiens sont intarissables sur le sujet, évoquant avec émotion l'arrachement à la terre d'origine, les étouffements quotidiens, les arrestations arbitraires, les emprisonnements pénibles, les tortures cruelles ou encore les morts affreuses. En fait, ces êtres écorchés, arrachés à leurs racines et dépouillés de leur patrimoine ancestral deviennent, selon l'expression d'Émile Ollivier, des « Voyageurs de l'exil ! Voyageurs sans retour³² ». Car, comme le dit aussi Dany Laferrière : « Quand on quitte le pays de Papa Doc, on ne revient plus³³ ». Pressentant son grand départ comme un exil définitif, Vieux Os, dans *Le cri des oiseaux fous*, obsédé par le temps qui fuit, se déplace frénétiquement d'un lieu à un autre pour « engranger le plus de sensations, d'émotions possibles pour emporter avec [lui]. Pour faire face "aux giboulées du Nord"³⁴ ». Il ressent déjà l'impossibilité du retour et même s'il lui advenait un jour de revenir, il sait que cet Haïti lui sera indéfiniment refusé :

31. Émile Ollivier, *Les urnes scellées*, Paris, Albin Michel, 1995, p. 34-35.

32. Émile Ollivier, *Passages*, op. cit., p. 111.

33. Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, op. cit., p. 135.

34. *Ibid.*, p. 174-175.

En attendant, je m'apprête à sauter dans l'inconnu, sachant que celui qui voyage ne revient jamais. Car si jamais il revient, tout aura changé. Il ne reconnaîtra rien de ce qu'il avait laissé. Et lui-même ne sera plus le même. Dès qu'on a initié le premier mouvement, on est en orbite pour ne plus atterrir. C'est la loi du mouvement perpétuel. Du moment qu'on ne bouge pas, qu'on reste dans son île, on peut dire qu'on est d'ici, de cette terre. Mais dès qu'on a quitté l'île, une fois seulement, on ne peut plus revenir. Il n'y a pas de retour possible³⁵.

Pour Dany Laferrière, être précipité dans la rupture totale avec sa terre natale « zombiée » par la dictature de Papa Doc pour se retrouver seul ailleurs dans un autre pays qu'il doit apprivoiser³⁶ est, comme pour tout exilé, une épreuve pénible. L'arrachement brutal, involontaire et forcé transforme ainsi l'exil en une plaie inguérissable. Les propos de Vieux Os, alter ego du romancier, révèlent l'oubli et l'effacement qui frappent tout être exposé à un tel drame :

L'exil est pire que la mort pour celui qui reste. L'exilé reste vivant bien qu'il ne possède aucun poids physique dans le monde réel. Plus de corps, plus d'odeur. Des traits de plus en plus vagues. Il s'efface tout doucement dans la mémoire des siens³⁷.

En plus de cette coupure avec le lieu de naissance, l'exil amorce une béance infinie parce que l'exilé devient un être indésirable, infréquentable, de qui il faut impérativement s'éloigner et se distancer. C'est que, selon les dires de Vieux Os,

35. *Ibid.*, p. 175.

36. À la veille de son départ, Vieux Os avance : « C'est étrange de penser que, dans très peu de temps, je serai dans un autre pays pour la première fois de ma vie. Je n'arrête pas de ressasser ce fait si singulier pour moi. Et ce pays possède sûrement des mœurs, des coutumes, une culture que j'ignore totalement. Des couleurs, des odeurs et des goûts différents de ce que j'ai l'habitude de voir, de sentir et de goûter » (p. 328).

37. *Ibid.*, p. 14.

Avec Papa Doc au pouvoir, il est périlleux de garder contact avec un exilé. L'exilé est l'ennemi personnel de Duvalier. Et Duvalier, c'est l'État. Il s'identifie même au drapeau national. (« Je suis le drapeau haïtien, un et indivisible. ») On risque tout avec un malade pareil³⁸.

Le sentiment d'exil implique le mal permanent de l'éloignement du territoire natal et la difficulté de distanciation par rapport aux souvenirs nostalgiques. Mais ce qui frappe dans l'expérience personnelle de Laferrière, c'est que cette urgence du départ vers le Québec le pousse à se forger une indifférence à l'espace. Et, suprême audace, il se présente comme un individu singulièrement capable de se détacher du monde qui l'entoure.

Que cela soit écrit quelque part : un Haïtien a réussi à ne penser qu'à lui-même [...] On devrait mettre une plaque sur ce banc : ici, ce premier juin 1976, un jeune Haïtien de vingt-trois ans est parvenu à sortir de ce grouillement humain pour oser penser à lui-même. Un individu est né. J'en suis tout étourdi³⁹.

Certes, si cet égotisme l'isole et facilite son arrachement à sa terre d'origine, il n'en demeure pas moins vrai qu'il constitue la singularité de sa peine. En fait, condamné à se renforcer et à s'étendre sans cesse, son exil devient plusieurs exils embrassant non seulement « celui du pays mais aussi celui de l'enfance⁴⁰ ». Au demeurant, l'émergence de cette individualité qui lui permet d'échapper au drame de sa vie maintient vivaces dans sa mémoire des situations terrifiantes, l'aide à cerner les lieux qu'il ne veut plus revoir et, surtout, l'amène à penser ou à réfléchir sur son cheminement personnel et sur l'ampleur de la modification qui s'est produite dans son être :

Il fut un temps où je voulais changer le pays, à ma manière. Maintenant, il me faut changer de pays. Changer Haïti à partir de l'étranger? Voilà la première illusion

38. *Ibid.*, p. 48.

39. *Ibid.*, p. 114.

40. Pascale Navarro, « Dany Laferrière. Personnalité multiple », *Voir*, 6 avril 2000, p. 12.

qu'il me faudra extirper de moi. Ce sera plutôt à moi de changer. Qu'est-ce qui est le plus difficile : essayer de changer un pays ou essayer de se changer soi-même. Je n'ai pas la réponse à cette terrifiante question. Tout ce que je peux dire c'est que, si on peut fuir un pays, il est impossible d'échapper à soi-même⁴¹.

Pour éviter une mort affreuse, Émile Ollivier part pour l'exil en emportant avec lui la passion de son pays. Pour cet écrivain, le sens de l'exil est une tragédie trop lourde à porter. C'est la perte d'un espace conjuguée au mal de vivre sur les chemins de l'errance. C'est aussi la volonté d'être dans un ailleurs pour mieux témoigner d'une absence à travers le retour aux sources et le rappel constant du passé :

Le passé, on le traîne avec soi, comme la poussière que l'on traîne avec la semelle de ses chaussures. Il n'y a pas de doute, on n'échappe pas à son passé. Le passé nous hante. Le passé nous poursuit. Le passé déguise parfois la nouvelle réalité⁴².

En écrivant sur les variations infinies de l'exil, Émile Ollivier révèle que les années d'éloignement demeurent hantées par la gravité de la situation qui ronge son pays. Dans l'étouffement lent et pesant de l'exil, la terreur, la peur et la misère dont son peuple est victime effacent les frontières réelles. Et l'exilé se trouve transporté là où le temps n'obéit plus au temps, figé dans le massacre, la violence et le désespoir. En effet, dans la nouvelle intitulée *Des nouvelles de son excellence*, des nouvelles télévisées parviennent à transmettre à l'exilé, installé ailleurs, loin des situations absurdes, l'atmosphère de confusion et d'horreur qui règne en Haïti. Ainsi, l'ailleurs et l'ici deviennent des « sites de tensions », étroitement liés, oblitérant la dimension spatio-temporelle qui sépare l'Haïtien exilé de son île lointaine :

Au bulletin de nouvelles de vingt heures, le speaker parla de manifestations violentes qui avaient été

41. Dany Laferrière, *Le cri des oiseaux fous*, op. cit., p. 336.

42. C'est ce qu'affirme l'écrivain dans une entrevue accordée à Caroline Montpetit. « Les promenades d'Émile Ollivier », *Le Devoir*, 3 mars 2001, p. D-1.

sauvagement réprimées par l'armée, de guerre civile larvaire qui sévissait dans un pays lointain, placé en permanence sous les feux de l'actualité. Les caméras avaient braqué leurs lentilles sur les bidonvilles de la détresse, sur les scènes de carnage qui l'affligeaient, sur les navires de guerre des puissances dites amies croisant au large. Le bruit courrait que Papaphis serait ramené par les Occidentaux pour que de nouveau règne l'ordre dans toute sa rigueur⁴³.

Écrire Haïti entre le français et le créole, à partir du Québec, c'est suivre le cheminement d'une perception, par ces écrivains eux-mêmes, de la spécificité et de la valeur de leur culture haïtienne transposée sur une terre de l'Amérique du Nord. À vrai dire, pour parvenir à capter la douceur et la nostalgie qui émanent d'un temps et d'un pays lointain, la langue est plus qu'un outil. Elle est mémoire, choix, engagement, émotion et pensée. Certes, il y a la langue française en partage, mais il y a aussi cette expression originale traversée par des interférences culturelles, linguistiques et socio-politiques qui revendiquent dans l'espace littéraire une modernité et une ouverture d'une part, et, d'autre part, une authenticité et une permanence. Plus encore, dans cette écriture en mouvance, créatrice d'univers singuliers, qui vise, selon Dany Laferrière, à conquérir l'espace⁴⁴, les marques de l'héritage ancestral sont omniprésentes. Le recours à tout ce qui est « oraliture » (c'est-à-dire ce qui est constitué par des contes, des proverbes, des charades, des dictons ou ce qui ressort du mythique, du mystique et du religieux) et à l'écriture de la parole de nuit⁴⁵ affirme le lien viscéral avec cette terre natale porteuse de traditions et d'histoires qui tatouent la mémoire. C'est dire

43. Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, op. cit., p. 68-69.

44. De son expérience d'écriture, Dany Laferrière avance que l'acte d'écrire a été pour lui le moyen de conquérir l'espace. « Je retrouve mon espace total : car pour moi, je n'ai jamais quitté mon pays ; j'ai vaincu le vertige en conquérant le territoire, en l'élargissant. Si j'emmène tout avec moi, partout où je vais, il n'y a donc plus de rupture, mais une véritable "conquête". Mais pour élargir son territoire, il faut y travailler ! Il faut que ça rentre dans la chair », Pascale Navarro, « Dany Laferrière. Personnalité multiple », *Voir*, 6 avril 2000, p. 12.

45. Voir à ce sujet *Écrire la parole de nuit, la nouvelle littérature antillaise*. Ouvrage collectif sous la direction de Ralph Ludwig, avec des textes de Patrick Chamoiseau, Raphaël Confiant, etc.

que ces écrivains continuent de faire perdurer ce devoir de mémoire, ce devoir de conteur. « Tout se passe comme si, quand je me mets à écrire, précise Émile Ollivier, j'étais quelque part, une nuit, dans une veillée, comme cela se fait dans la Caraïbe ; les gens se lèvent et ils racontent une histoire⁴⁶ ».

Dire Haïti à partir de l'Amérique, enfin et surtout, c'est esquisser l'approche d'une « haïtianité », proclamée comme une réalité et comme un projet, objet d'une perpétuelle quête identitaire et perpétuelle remise en question. Pour ces écrivains, Haïti est une terre mouvante, sévère, emportée par les ravages de la misère, de la violence et de la mort ; un pays hostile où les saisons sont marquées de tristesse et d'amertume. Le passage suivant d'Émile Ollivier révèle la brutalité de cette île qui s'éloigne de ses fils, les condamnant à la fuite et au mal incurable de l'exil où des vies de générations entières ont été dévastées, déchirées, mutilées :

Nous venons d'un pays qui n'en finit pas de se faire, de se défaire. Coureurs de fond, nous avons franchi cinq siècles d'histoire, opiniâtres et inaltérables galériens. Nous avons subsisté, persévéré sur les flots du temps, dans cette baraque putride et imputrescible à la fois, dégradable et pérenne. Notre histoire est celle d'une perpétuelle menace d'effacement, effacement d'un paysage, effacement d'un peuplement : le génocide des Indiens caraïbes, la grande transhumance, l'esclavage et, depuis la mort de l'Empereur, une interminable histoire de brigandage. Notre substance est tissée de défaites et de décompositions. Et pourtant, nous franchissons la durée, nous traversons le temps, même si le sol semble se dérober sous nos pas. Malgré vents et marées, malgré ce présent en feu, ce temps de tourments, cette éternité dans le purgatoire, nous continuons à survivre en nous livrant à d'impossibles gymnastiques⁴⁷.

46. Caroline Montpetit, « Les promenades d'Émile Ollivier », *Le Devoir*, 3 mars 2001, p. D-2.

47. Émile Ollivier, *Passages*, *op. cit.*, p. 184-185.

De son côté, Dany Laferrière, écartelé entre deux mondes⁴⁸, s'imprègne de cette « haïtianité » qui nourrit son imaginaire romanesque et qui serait une négritude particulière :

Nous sommes à la fois dans un pays indépendant depuis 1804, et dans une dictature ; ajoutez à cela le vaudou et [une] immense capacité de rêver : vous avez là un échafaudage très complexe, et un pays unique⁴⁹.

Il reste que malgré l'attachement qu'il témoigne à son pays, Laferrière rappelle qu'il préfère vivre n'importe où plutôt que là. Vivre et écrire ailleurs exige une assise originelle et une sensibilité haïtienne, mais implique aussi une nécessité de dépassement identitaire et une déconstruction du moi. En fait, depuis les quinze dernières années, il s'est appliqué à échapper à toutes les étiquettes, à planter des racines un peu partout en Amérique. Il pousse même le détachement jusqu'à vivre en Floride, passant quelques mois par année à Montréal :

À Miami, je suis dans un *no man's land*. Personne n'exige de moi d'aimer Miami, alors qu'en Haïti, on veut que j'aime Haïti. Au Québec, on veut que j'aime le Québec. Vous savez, ces pays-là, le moins qu'on les aime pas, ils pleurent. À Miami, la question ne se pose pas⁵⁰.

Contrairement à Laferrière, Émile Ollivier considère que l'écrivain, à la différence du citoyen, doit n'être d'aucun lieu, d'aucune terre. C'est dans la tête qu'il porte son pays. D'ailleurs, au sujet des êtres humains, il évite de parler de racines. Dans *Les urnes scellées*, l'évocation des racines n'apporte pour le protagoniste principal du roman que frustra-

48. À cet effet, il souligne ceci : « J'ai parfois l'impression de vivre entre deux mondes : moi ça me va, ça fait que je ne m'identifie ni à l'un ni à l'autre. Et comme écrivain, c'est une situation fabuleuse. Mais ça n'empêche pas le vertige. En fait, c'est certainement ce qui me rend sensible à la question de l'identité », Pascale Navarro. « Dany Laferrière. Personnalité multiple », *Voir*, 6 avril 2000, p. 12.

49. Robert Chartrand, « Dany Laferrière », *Le Devoir*, 31 mai 1997, p. D-2.

50. Christian Rioux, « De parcours. Dany Laferrière », *Le Devoir*, 25 mars 2000, p. D-2.

tion et remémoration de la peine causée par la douleur de l'absence et de l'éloignement :

Vingt-cinq ans (Adrien préfère dire un quart de siècle, cela lui semble plus long, est-ce coquetterie d'homme vieillissant ?) qu'il n'avait remis les pieds sur cette terre, où il avait laissé ses... racines. Il n'aime pas ce terme chargé de connotation botanique. Aïe ! si tu n'as pas de racines, pourquoi t'ont-elles tant fait souffrir, de cette douleur en tout point pareille à celle que ressentent les mutilés longtemps après qu'on leur a enlevé le membre gangrené ? Pourquoi se sont-elles ramifiées comme les ongles et les cheveux qui continuent de pousser même après la mort⁵¹ ?

Plutôt que de déchirement, Ollivier préfère, en effet, parler de déplacement. Le départ, le voyage finissent par abolir la ligne de partage entre le passé et le présent et permettent un aller-retour continuuel entre un espace et un autre, entre une culture et une autre. C'est dans cette perspective qu'il parle plutôt de routes, de chemins que ces êtres humains traversent : « Parce que, effectivement, c'est sur la route, sur ces chemins que les choses nous arrivent⁵² ». Pourtant, dans son esprit, le retour en Haïti, ce pays qui cherche son chemin vers la démocratie, mais dont le présent est tragique et l'avenir reste ouvert à tous les espoirs possibles, n'est pas tout à fait exclu. Il lui arrive même de rêver de retourner un jour à son pays natal. Et dans la douleur présente de l'exil qui s'impose comme ce point de non-retour, seuls la poésie, la mémoire et le rêve l'acclimatent et lui permettent de continuer à célébrer la magnificence de sa terre natale.

De l'exil à la mémoire, du déracinement à l'enracinement, de la rupture à la transplantation, est née au Québec une littérature haïtienne écrite en français, dont la richesse et la diversité des angles et des genres d'approches reflètent des spécificités esthétiques et des engagements sociopolitiques. Cette littérature rend palpable le constant dialogue avec

51. Émile Ollivier, *Les urnes scellées*, op. cit., p. 35.

52. Caroline Montpetit, « Les promenades d'Émile Ollivier », *Le Devoir*, 3 mars 2001, p. D-1.

son époque, avec les autres littératures florissant au Québec et, en définitive, avec elle-même. Cela dit, une évidence s'impose : ces écrivains haïtiens ont été, jusqu'à présent, plus vivaces dans l'espace québécois que les autres écrivains issus de l'immigration⁵³. Et aucune catégorie ou aucun discours idéologique, voire nationaliste, ne saurait les exclure de l'espace littéraire du Québec et du Canada, tant leur écriture demeure vivante, riche et éclatée, reflétant le dynamisme et l'évolution marquante de la littérature québécoise.

Il convient d'ajouter que, quelle que soit la diversité des œuvres de ces écrivains haïtiens, deux éléments communs apparaissent. Tous vivent la douleur de l'exil ainsi que la quête d'une réconciliation de leur double appartenance québécoise et haïtienne. En fait, la littérature est pour eux un réservoir inépuisable qui constitue le plus sûr moyen de retrouver ses origines, d'étendre de nouvelles racines flottantes, d'harmoniser toutes les traces, toutes les empreintes, tous les voyages au bout de l'être qui ont forgé une identité aux multiples horizons.

53. Dans le panorama de la littérature issue de l'immigration au Québec, les écrivains haïtiens se distinguent incontestablement par une production littéraire imposante par rapport à d'autres écrivains immigrants, tels ceux du monde arabe ou du Maghreb.